



## **‘Le côlon de la France’ : Tomi Ungerer et la question des langues en Alsace**

Britta Benert

### **► To cite this version:**

Britta Benert. ‘Le côlon de la France’ : Tomi Ungerer et la question des langues en Alsace. Dominique Huck; Theresia Choremi. Parole(s) et langue(s), espace et temps. Mélanges offerts à Arlette Bothorel-Witz, Presses Universitaires de Strasbourg, pp.185-192, 2010. <hal-02962072>

**HAL Id: hal-02962072**

**<https://hal.science/hal-02962072v1>**

Submitted on 9 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## ‘LE CÔLON DE LA FRANCE’ : TOMI UNGERER ET LA QUESTION DES LANGUES EN ALSACE

**Britta BENERT**  
**Université de Strasbourg**

Tomi Ungerer, artiste aux multiples talents, plurilingue, voyageur infatigable, est né à Strasbourg en 1931 – il a été de ce fait scolarisé en tant que Français, en France et en langue française pour devoir à l’occasion de sa rentrée en quatrième année d’école primaire, en septembre 1940, brutalement changer de langue; après l’endoctrinement nazi, la fin de la guerre va s’accompagner d’un nouveau changement de langue. L’allemand étant banni comme « langue de l’ennemi », son professeur de français, Français de « l’intérieur »(on reviendra à cette expression) reproche à Ungerer son mauvais accent, qui, selon lui, est l’expression d’une hybridité malvenue, preuve d’une potentielle trahison dans un monde où le loyalisme envers son pays passe obligatoirement par une identité linguistique au singulier. Fort de son expérience de la guerre mêlée à des expériences linguistiques qui l’ont profondément marqué, et qu’il ressent comme traumatisantes, il se distancie ailleurs de telles interprétations<sup>1</sup>: Tomi Ungerer, bel exemple d’un *homo viator* du temps actuel, nous voudrions observer sa manière d’aborder la question de la langue qui a manifestement joué un rôle important dans sa vie. De par l’intérêt qu’il porte à la langue, il est possible d’inscrire Ungerer dans la lignée d’auteurs dits migrants, dont le point commun pourrait résider dans une conscience linguistique aiguë, due à des biographies se situant entre les cultures. Sans approfondir ce parallélisme, sera sous-jacente à l’analyse de l’approche ungérienne des langues une interrogation (modeste) du vaste, vague, mais

---

<sup>1</sup> Dans le récit autobiographique *A la guerre comme à la guerre*, Ungerer écrit en effet : « Au lycée, le changement de régime allait se révéler, pour moi du moins, traumatisant. L’usage de l’alsacien était interdit, puni, tout comme le français pendant l’Occupation. Traumatisé oui, mais j’ai par le passé beaucoup exagéré mes descriptions de la situation [...]» (Nuée Bleue, 1991, p. 116).

néanmoins enrichissant concept d'interculturalité sera sous-jacente à l'analyse de l'approche ungerienne des langues.

### « Sprachverbot, 1989 »

Si, comme le laisse sous-entendre *A la guerre comme à la guerre*, Ungerer a su surpasser l'expérience traumatisante des changements de langues qu'il a subis, son goût pour la provocation y est certainement pour quelque chose. Le catalogue d'exposition *Zwischen Marianne und Germania* fourmille d'exemples de ce penchant pour la subversion<sup>2</sup>. C'est sur l'affiche « Sprachverbot, 1989 » que nous allons nous arrêter : elle nous semble particulièrement représentative de son approche des langues, une approche caractérisée par ses interrogations politiques et éthiques, et qui annonce ses visions esthétiques.

Le *setting* répond à une mise en question des *politiques scolaires* des langues. La Marianne (au bonnet phrygien) prend ainsi la pose d'une maîtresse d'école qui pointe de l'index une pancarte flanquée de l'inscription « C'est chic de parler français ». Avec cette inscription, Ungerer renvoie à un slogan qui est resté ancré dans la mémoire collective, après avoir été largement diffusé en Alsace au lendemain de la Seconde Guerre mondiale par des milieux nationalistes soucieux d'éradiquer toute germanité dans la Région, notamment l'alsacien. L'emploi de ce dernier est non seulement entaché de suspicion mais également *interdit* à l'école, y compris dans la cour de récréation, toute transgression de cette interdiction, comme le rappellent de nombreux textes littéraires, étant susceptible de punitions vexatoires<sup>3</sup>.

Si, en ces années d'après guerre et pendant plusieurs décennies, le loyalisme envers la France s'exprime nécessairement par l'usage du français et le renoncement à toute autre langue (rappelons au passage que l'enseignement de l'allemand est supprimé jusqu'en 1952<sup>4</sup>), la provocation qui est à l'œuvre dans cette affiche est au moins double.

La première provocation réside dans le bilinguisme du texte de l'affiche<sup>5</sup>. Ce bilinguisme permet en effet à Ungerer de semer le trouble et ce, en jouant avec

---

<sup>2</sup> Tomi Ungerer. *Zwischen Marianne und Germania*, catalogue édité par W. Hornbostel (Munich, Prestel, 1999) à l'occasion de l'exposition « Tomi Ungerer ».

<sup>3</sup> Voir A. Finck, *Littérature Alsacienne au XXe siècle*, Strasbourg, SALDE, 1990, p. 181 et suiv. ainsi que B. Vogler, *Histoire culturelle de l'Alsace*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1994, p. 451sq.

<sup>4</sup> Voir A. Bothorel-Witz, « Nommer les langues en Alsace », in A. Tabouret-Keller, *Le nom des langues I.*, Peeters, Louvain-La Neuve, 1997, p. 124.

<sup>5</sup> Ce bilinguisme est un élément ajouté par rapport à d'autres reproductions existantes de l'affiche.

les représentations linguistiques sur le français (de par l'inscription sur la pancarte) et l'allemand du titre. La question est donc de savoir de laquelle de ces deux langues provient au juste l'interdit ? A priori c'est à l'allemand que sont associés rigueur et ordre, pour rappeler, s'il le fallait, la manière dont le national-socialisme s'était servi de la langue. « Sprachverbot » évoque en tous les cas cet allemand forgé par la propagande national-socialiste et sa prédilection pour les néologismes et/ou l'emploi substantivé et composé. Or, comme nous venons de le voir, le français, dont l'inscription sur la pancarte rappelle pourtant le prestige, s'avère également être une langue qui, en prétendant *inviter* à parler le français, dans les faits l'*ordonne*, « c'est chic de parler français », étant au fond une injonction.

Subversive l'affiche l'est aussi en suggérant un parallèle entre les politiques linguistiques de la France de l'immédiat d'après guerre (évoquées par la pancarte) et celles caractéristiques d'un temps (1989 de l'intitulé) qui s'inscrit dans les prémisses des grands chamboulements historiques que marquent la chute du mur de Berlin. Sur le plan de la politique des langues à l'école, les années 1980 se caractérisent par l'introduction des langues régionales à l'école (circulaire Savary, 1982), puis, concernant l'Alsace, par les dispositions de la circulaire rectorale de P. Deyon (1982) et son discours, qui réintroduisent non pas l'alsacien mais l'allemand standard dans les écoles primaires, sous forme d'« enseignement précoce de l'allemand »<sup>6</sup>. Ungerer s'étant toujours montré favorable au maintien du bilinguisme ou à son développement en Alsace, il est possible, à ce niveau politique de l'approche ungerienne des langues, de voir souligné, peut-être dénoncé, l'écart entre l'affichage d'une politique linguistique volontariste et les multiples contradictions qui sont observables<sup>7</sup>.

C'est de sa main gauche que notre Marianne a soulevé par la seule langue - geste d'une extrême violence - un garçonnet terrorisé, le forçant à regarder la pancarte. Ce qu'il nous importe de regarder à présent, c'est le fait que dans l'exercice de son pouvoir, qu'elle assume d'un air placide, la Marianne est double : nous venons de l'observer en tant que maîtresse d'école autoritaire qui ordonne l'usage du français; mais il s'agit d'une maîtresse au sens sexuel du terme aussi, le positionnement de la main et la partie du corps saisie étant suffisamment ambivalents pour inviter à ce type de lecture. Par ce deuxième niveau entre en jeu la dimension éthique de l'approche ungerienne des langues : interdire à l'enfant de parler sa langue (maternelle) pour lui imposer l'usage d'une autre

<sup>6</sup> Voir A. Bothorel-Witz, « Nommer les langues en Alsace », *op.cit.*

<sup>7</sup> Analysé par A. Bothorel-Witz : voir l'article déjà cité, ainsi que la contribution intitulée « La 'langue régionale' en Alsace, polysémie et polémiques », Université d'automne, IUFM d'Alsace, les 24-27 octobre 2002, p. 37-49.

langue (et l'identification à une autre langue) (étrangère) revient à le torturer moralement et physiquement. En ce sens, l'image n'évoque rien moins qu'un viol, un acte qui nie l'autre dans son intégrité, ici en portant atteinte au lien (supposé – on y reviendra) consubstantiel entre l'individu et sa langue; le rouge du dessin soulignant la violence à l'œuvre. A ce niveau de lecture, l'affiche s'inscrit parfaitement dans l'approche de la question linguistique en Alsace du poète Adrien Finck, en tant que « problème linguistique », le parallélisme entre les deux artistes se justifiant d'autant plus qu'une version en noir et blanc du dessin d'Ungerer avait illustré l'un des recueils de poèmes de Finck<sup>8</sup>.

Pour autant, ni Finck, ni Ungerer ne se sont-ils jamais laissé entraîner dans des approches qui s'apparentaient à un *éloge* de la langue maternelle, dans le sens d'une sacralisation. Tout au contraire, concernant Ungerer, l'affiche inviterait plutôt à y lire comme un démantèlement du concept. D'abord en revenant à son goût pour les mises en parallèle provocatrices, soulignons que l'artiste, dans d'autres de ses œuvres, s'est plu à mettre en avant la parenté entre les politiques linguistiques qu'ont mené en Alsace l'Allemagne nazie en 1940 et la France en 1945, pointant que celles-ci se sont exprimées notamment à travers le martèlement de slogans qui tendaient de part et d'autre à imposer une langue. Aussi l'inscription « C'est chic de parler français » rappelle-t-elle l'injonction diffusée par la propagande nazie, qui était fondée sur le concept de langue maternelle « Elsässer spricht Eure deutsche Muttersprache »<sup>9</sup>. L'argument intertextuel est corroboré par un élément autobiographique présent sur l'affiche. Il ne fait en effet aucun doute que le personnage féminin a été dessiné en empruntant les traits de la mère de l'artiste. C'est peut-être par ces traits empruntés que la critique du concept se fait la plus acerbe. Le français, nouvelle langue proclamée maternelle en 1945, remplaçait l'autre langue qui se prétendait tout aussi naturelle : l'allemand. Les Alsaciens (ou Ungerer) ne peuvent être que méfiants à l'égard de ce concept aux dénotations affectueuses (à l'instar d'une mère affectueuse) mais qui s'avère potentiellement, sinon effectivement, meurtrier. La violence qui émane de l'affiche renvoie en ce sens au fait que le concept de langue maternelle, exploité à des fins idéologiques, est dangereux et réducteur. Ce qui nous invite à revenir au bilinguisme de l'affiche, car la présence de ces deux langues semble aussi poser la question suivante : en quoi parler d'une langue au singulier aurait-il du sens en Alsace ? En réduisant l'Alsace, terre métisse, plurilingue par excellence, à une langue, n'est-ce pas manquer la richesse d'une région ? C'est un peu comme si le bilinguisme de l'affiche rappelait que l'identité des Alsaciens était d'avoir plusieurs langues.

---

<sup>8</sup> A. Finck, *Fremdsprache. Kritische Lyrik mit Zeichnungen von Tomi Ungerer*, Olms Presse, 1988.

<sup>9</sup> Voir *A la guerre comme à la guerre*, op.cit.

Ainsi Tomi Ungerer aurait *dessiné* ce qu'il avait *affirmé* ailleurs : « Je n'ai pas de langue maternelle. J'ai simplement plusieurs langues fraternelles. D'ailleurs, je suis trilingue [...] »<sup>10</sup>.

### Poétiques de l'entre-deux

Déclarer, comme le fait Ungerer, ne pas avoir de langue maternelle reste une affirmation subversive, peut-être plus encore dans l'actuel monde globalisé, qui se caractérise par d'importants phénomènes de migration, pourtant propices à défier d'anciennes visions identitaires monolithiques. Les esprits continuent à se heurter au fait qu'une langue maternelle *peut* ne pas exister - de même que le monolinguisme ne constitue pas la norme mais au contraire l'exception. Aussi, au regard du concept d'interculturalité, qui a émergé dans les années 1980, puis été discuté et mis en question ces vingt dernières années, la notion si complexe de culture continue de constituer la pierre d'achoppement. Le reproche récurrent adressé à ceux qui gravitent autour de l'idée d'interculturalité est qu'ils restent tributaires de leur approche de la culture vue comme entité homogène dans laquelle l'individu se caractérise nécessairement par une langue (maternelle)<sup>11</sup>.

*Zwischen Germania et Marianne*, le titre de l'ouvrage dont est tiré l'affiche « Sprachverbot, 1989 », relève de la sémantique de l'analyse interculturelle, « zwischen » focalisant sur l'espace que forment des zones de contacts. Il serait intéressant de vérifier si l'analyse de l'ouvrage ne permet pas de corroborer la critique adressée au concept d'interculturalité ; l'hypothèse serait alors que l'ironisation sur les fondements mythiques des Etats-Nations (Germania et Marianne) va forcément de pair avec un renoncement toujours effectif aux identités pensées au singulier, et en termes nationaux. Notons que l'on peut certainement s'expliquer par cette difficulté à penser les espaces intersticiels le fait que certains auteurs se soient révoltés contre des catégorisations de leurs créations, dans lesquelles ils se sont sentis prisonniers d'un entre-deux entaché de représentations négatives et fondé sur une conception monolithique des cultures. C'est par exemple le cas de Feridun Zaimoglu qui refuse résolument l'approche fondée sur une dichotomie opposant les identités turque et allemande

---

<sup>10</sup> Voir l'interview avec T. Ungerer reproduite dans *La Revue des livres pour enfants*, 1996, septembre, n° 171, p. 48-57.

<sup>11</sup> Voir l'excellente synthèse que propose O. Gutjahr au sujet du concept de l'interculturalité (in D. Heimböckel et alii, *Zwischen Provokation und Usurpation*, Munich, W. Fink, 2010, p. 17-39).

et sa « rengaine au sujet de la vie entre deux chaises ». Comme Ungerer fait partie d'une génération antérieure à celle de Zaimoglu et qu'il a été un témoin direct des horreurs de la Seconde Guerre mondiale, il n'est pas étonnant qu'il ait pu penser l'entre-deux avant tout comme le douloureux résultat d'oppositions nationalistes qui ont entraîné les guerres les plus meurtrières du XXe siècle. En ce sens, l'Alsace de l'auteur est :

Ein 'No Man's Land' zwischen Frankreich und Deutschland  
Mit zerspaltener Identität im Pendeln eines endlosen Hin-und Her.  
Wie eine Toilette : immer besetzt und besessen. Was bin ich ?  
Und jetzt ! Ein Brückenkopf zwischen Kulturen.  
Das Elsaß : eine schön geheilte Wunde auf der Karte Europas<sup>12</sup>.

L'opprobre d'une situation « hybride », a-pratide, c'est ce contre quoi les nationalismes du XIXe siècle se sont inventés, relayés, au XXe siècle, par la propagande national-socialiste. A ce propos, l'Alsace, au cœur des oppositions nationalistes les plus meurtrières, a d'ailleurs été désignée comme « Zwischenland », l'insulte suprême dans cette logique nationaliste. « Mein Elsaß » renvoie à cet héritage. Mais si Ungerer l'a décrit dans ses conséquences désastreuses pour l'individu, il ne s'est pas borné à en faire le constat, il s'est plu également à le subvertir. En témoigne cette autre description de l'Alsace, fondée sur l'ironisation d'une mise en espace décidément réductrice :

S'il y a des citoyens bien heintentionnés, qui parlent de l'halsace avec un h minuscule, qui parlent de l'halsace comme d'une colonie, c'est bel et bien parce que nous sommes situés dans le côlon de la France et que Strasbourg, soi-disant ville d'empire en pire, est le sphincter de la France, qui débouche sur le Rhin. De ce fait, notre population est témoin des fluctuations, des évacuations, des gesticulations de l'Histoire et de ses économies. Ainsi sur une échelle plus modeste, nous sommes journalièrement rappelés à notre position de « hinterland » par le déferlement des autocars allemands qui viennent suppositoirement nous incursionner, surtout pendant les week-ends. Nous sommes le côlon de la France, raison pour laquelle nous sommes si souvent colonisés. Les français sont intestinalement de l'intérieur, nous ne sommes ni de l'intérieur ni de l'extérieur, mais du postérieur : les annales dans nos archives sont là pour le justifier<sup>13</sup>.

Va de pair avec l'ironisation de la situation géographique de l'Alsace, le renvoi au potentiel esthétique qu'il est possible de tirer d'un tel positionnement, dit intermédiaire. L'hybridité nourrit en effet le goût qu'a l'auteur pour les jeux avec la polysémie des mots, avec le plurilinguisme inhérent à toute langue, auquel renvoie notamment l'utilisation de l'accent.

Esthétique                      du                      mélange,                      le                      passage

---

<sup>12</sup> *Zwischen Marianne und Germania*, op.cit.,p. 36.

<sup>13</sup> *Vracs*, Paris, Le Cherche-midi, 2000, p. 32-33.

défie toute approche normative des langues, sa force poétique consistant justement dans la transgression de toute norme et dans son positionnement résolu dans l'entre-deux. Aussi réussie est la manière dont l'organisation spatiale du monde, répondant ainsi aux besoins politiques d'inclusion et d'exclusion – l'Alsace en sait quelque chose – se trouve ici tournée en dérision par l'évocation répétée à outrance – d'où le comique – d'images en lien avec le tube digestif. En positionnant l'Alsace dans le postérieur, Ungerer souligne de nouveau le potentiel créatif de la région, dans le sens où l'auteur s'est en effet plu à insister sur son besoin créatif en mettant en avant le lien de ce dernier avec d'autres besoins de nature plus prosaïque<sup>14</sup>.

### **En guise de conclusion : Poétique de l'entre-deux et enseignement bilingue en Alsace**

De l'approche unghérienne de la langue, il est possible de distinguer deux champs d'interrogations qui me semblent lancer un défi particulièrement ardu à la mise en place réussie des sites bilingues en Alsace, la question de l'altérité et celle de la norme.

Faire sentir l'étrangeté d'une langue que l'on a pourtant pensée sienne, c'est l'un des aspects auxquels invite l'interrogation unghérienne des langues. Cela revient à mettre en question les notions de langue maternelle/étrangère dans leur opposition simplificatrice, qui s'appuie sur le mythe fondateur des Etats-Nations modernes, celui de la langue maternelle prétendant faire corps avec moi. L'allemand comme langue maternelle imposée, subie, puis rendue étrangère, régionalisée ensuite : c'est un euphémisme que de dire que l'histoire de l'Alsace a rendu la question de la langue brûlante, l'une des conséquences en est que les représentations des langues peuvent témoigner de rapports d'altérité très complexes<sup>15</sup>. Et qu'en est-il du rapport aux langues des enseignants dits bilingues ? Il est certain que pour la majorité d'entre eux, l'allemand, langue dite *régionale*, bien qu'évoquant la proximité, voire la familiarité, a tout d'une langue *autre* et qui s'avère, au contraire de ce que l'idée de région suggère, si souvent parfaitement étrangère.

L'idée d'un rapport consubstantiel entre l'individu et sa langue est liée à la question de la norme : la croyance en une langue (maternelle) qui ferait corps avec l'individu, parce qu'il serait né avec elle, s'accompagne du fantasme d'une

<sup>14</sup> « Moi, je fais un livre comme un besoin, comme on va aux toilettes », *Vracs, op.cit.*, p. 43.

<sup>15</sup> A. Bothorel-Witz (*art.cit.*, p. 137) donne cet éloquent exemple d'un jeune locuteur originaire du Nord de l'Alsace qui devant préciser quelle fut sa première langue parlée ne sait comment la nommer sans contrecarrer une norme.



maîtrise absolue de cette langue. Les attentes parfois démesurées qui entourent les sites bilingues peuvent s'expliquer par une telle approche fantasmatique des langues : pensant offrir à l'enfant des conditions proches de ce que l'on imagine être l'acquisition naturelle de la langue maternelle, les sites bilingues sont censés créer des êtres disposant de deux langues maternelles, deux langues dont les élèves auront intégré les normes pour les maîtriser parfaitement l'une et l'autre. Or, avec la volonté de répondre à de telles attentes, peut aller de pair l'obsession de faire acquérir une seule norme linguistique aux élèves. Alors le risque est grand, de considérer la langue sous ses seuls aspects normatifs, et ainsi de la réduire à un simple code qui instrumentalise notre rapport au monde. L'affiche « Sprachverbot 1989 » et son *setting* scolaire rappelle l'inhumanité d'une telle approche. Défis importants auxquels sont confrontés les enseignants : comment, à côté du souci légitime de faire acquérir une certaine norme linguistique aux élèves, ne pas oublier de travailler avec eux sur ce qui échappe à la maîtrise absolue, sur ce qui nous résiste et tout ce qui ne se dit pas de façon univoque en croyant nous servir d'une quelconque norme, bref, comment faire acquérir aux élèves un rapport libre et créatif à la langue à l'image de ce bel exemple que Tomi Ungerer nous livre ?

**Pour citer cet article :**

Britta Benert, « 'Le côlon de la France' : Tomi Ungerer et la question des langues en Alsace », D. Huck/T. Choremi (éds.), *Parole(s) et langue(s), espaces et temps. Mélanges offerts à Arlette Bothorel-Witz*, EA 1339- Université de Strasbourg, Strasbourg, 2010, p. 185-192.

